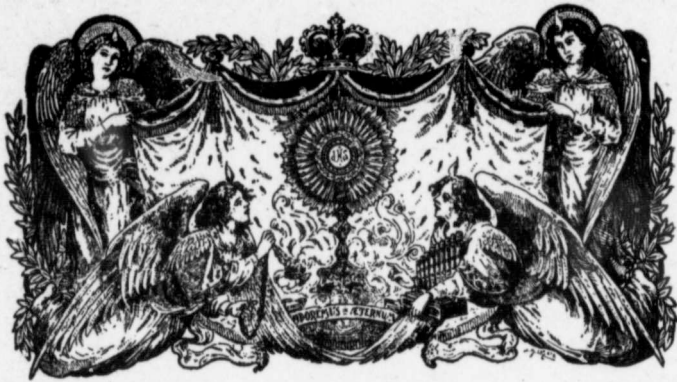




Le Très Saint Cœur e Marie.

V  
cl  
et  
fa  
P  
at  
da  
pc  
ce

L  
L  
L  
L



### Sommaire du Mois de Février 1904.

\* Largesse, (*poésie*). — Pensée dominante : Honorer et Imiter la Vie publique de Notre-Seigneur en l'Eucharistie. — Miracle Eucharistique : Punition d'un Juif profanateur. — Le Viatique (*suite et fin*). — Une pensée du Curé d'Ars. — Jésus-Christ centre de la famille chrétienne. — Sujet d'Adoration : l'Oraison Dominicale : *Pater noster* ! — Le coup de hache. — Bel exemple d'assiduité au saint sacrifice. — Mère des petits enfants, (*cantique*). — Fondation (*poésie*). — Ignorances. — Pensée d'un Saint. — Correspondance canadienne. — Le jouet de Jésus (*poésie*).

---

### Largesse

PLUS un objet est beau, plus Dieu le multiplie :  
Etoiles dont le nombre épouvante les yeux,  
Fleurs au flanc des coteaux, ou rayons dans les cieux ;  
Merveilles que Dieu sème, et qu'hélas ! on oublie.

Les anges devant lui s'envolent radieux,  
Et la création en est toute remplie.  
Lui-même, à cette loi magnifique se plie :  
L'hostie est un trésor, on la trouve en tous lieux.

Il donne, il donne encore et jamais ne s'arrête :  
A s'ouvrir largement sa main est toujours prête ;  
Il est riche, il est bon, il est père, il est roi.

Et toi, mon pauvre cœur, qui n'as rien de toi-même,  
Dis, que donneras-tu ? — Mais l'Hostie est à moi,  
Et je puis à tout vent semer le Dieu que j'aime.

A. BROU.

---



## PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Février 1904

Honorer et imiter la Vie publique de Notre-Seigneur  
dans L'Eucharistie.

**L**A vie publique du Sauveur comprend les trois années qu'il consacra à la diffusion, par sa parole, de la lumière, qu'il nous apportait des cieux, et à la manifestation, par ses œuvres, de la bonté qu'il venait faire goûter à la terre, en attendant le plein rassemblement du ciel.

Ce fut pendant ces trois années qu'il s'appliqua à l'établissement du règne de son divin Père dans les âmes : règne de vérité, de sainteté et d'amour.

Cette vie si féconde pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ne devait pas cesser avec ses jours mortels. Il fallait la perpétuer et l'universaliser, car tous les lieux et tous les temps la réclamaient également. Pour satisfaire à cette double exigence, Il se fera Eucharistie, et par ce Sacrement toutes les générations verront sa lumière et pourront "goûter combien le Seigneur est bon et suave."

Le divin Sauveur continue au Saint Sacrement sa vie publique en nous *instruisant*, en nous *consolant*, et en semant parmi nous *ses miracles*.

\* \* \*

Écoutons les divins *enseignements* de Jésus parlant au cœur du communiant. Comme Il lui prodigue sa lumière ! Que de divines choses l'âme fervente apprend dans sa

communion ! Comme alors les vérités sublimes du christianisme lui paraissent évidentes ! Rien d'étonnant, elle porte en elle la " Vérité " substantielle, *Ego sum Veritas*.

" C'est à la Communion que nous avons avec Notre-Seigneur les rapports les plus intimes, rapports qui produisent la connaissance vraie et profonde de ce qu'Il est ; c'est là que Jésus se manifeste le plus complètement à nous. La foi est une lumière : la Communion est une lumière et un sentiment. Cette manifestation de Jésus par la Communion ouvre notre esprit et lui donne une aptitude particulière à connaître toujours davantage les choses de Dieu : au point que dans une même personne, la différence est immense, selon que vous la considérez avant ou après la Communion." (P. Eymard.)

C'est au pied du Tabernacle que l'âme chrétienne apprend, comme la naïve Samaritaine et le timide Nicodème, ce qu'est le " don de Dieu," la vie surnaturelle, la divine grâce, cette eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle. C'est en effet, à la Communion, ou pendant une visite au Très Saint Sacrement, que nous recevons les plus douces comme les plus brillantes clartés des vérités éternelles.

C'est là qu'un Saint Thomas, le prince des théologiens, allait chercher la science sacrée, " du Dieu des sciences," *Deus scientiarum*. C'est là qu'une Bienheureuse Marguerite Marie allait apprendre la science du Sacré-Cœur, — science de l'amour : "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... J'ai soif d'être aimé d'eux ; — science de l'humilité et de la douceur " Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur."

Tous, nous pouvons entendre, au pied de l'Hostie, la parole de vie qui nous convient, recevoir le rayon de lumière que demandent notre esprit et notre cœur, comme tous les brins d'herbe reçoivent du ciel, à la tombée de la nuit et au réveil de l'aurore, la gouttelette de rosée qui les rafraîchit et leur donne la force de supporter les ardeurs du jour ; comme encore toutes les fleurs reçoivent du soleil les rayons qui doivent faire resplendir leur beauté.

Mais aussi c'est la mort et les ténèbres pour nos âmes, si nous négligeons l'Eucharistie, si nous fuyons la Sainte Table et le Tabernacle. Comme la nuit pourrait dire aux brins d'herbe des champs : sans ma rosée vous seriez sans

vie et sans fraîcheur, et le jour aux fleurs : sans mon soleil vous seriez sans couleurs et sans beauté ; ainsi Jésus-Hostie peut nous dire, et nous dit en effet : " Sans moi vous ne pouvez rien faire " (Joan xv, 5) c'est à-dire, sans moi, vous serez sans lumière, sans amour et sans vertu.

\* \*\*

Le Jésus de l'Hostie, comme le Jésus de la Galilée, ne se contente pas de répandre la lumière dans les âmes ; Il y verse encore le baume de ses divines consolations, afin d'y faire germer et croître le bonheur, cette plante exotique qui ne vient que du ciel.

Il appelle à Lui toutes les douleurs : " Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai." Aux âmes affligées de douloureux séparations par la mort d'êtres chéris, Il dit : " Je suis la résurrection et la vie... Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour... Et comme je vis par mon Père, celui qui me mange vivra par moi " (Joann. xv.)

Quelle douce consolation ! En présence de l'Eucharistie nous sommes vraiment en présence de nos chers disparus ; car le ciel et la terre se touchent et se réunissent en Elle, puisque le Jésus de l'Hostie est Celui de la gloire, voilé sur la terre et radieux dans le Paradis.

Aux âmes battues par la tempête des persécutions et des angoisses de la vie, venant chercher abri au Tabernacle, Jésus répète ces tendres et réconfortantes paroles :

" Ne craignez pas, petit troupeau... Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre... J'ai vaincu le monde... Je ne perds aucun de ceux qui m'ont été donnés par mon Père... Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous y préparer une place."

A l'âme repentante, écrasée sous le poids de ses péchés, Il dit : " Je suis le Bon Pasteur, qui laisse son troupeau dans la plaine, pour courir après la brebis qui est perdue, et se réjouit quand elle est retrouvée."

\* \*\*

Enfin Jésus-Hostie continue aussi sa Vie publique en semant parmi nous ses miracles. Que de pauvres âmes Il guérit ! que de tristes cœurs Il refait par la Communion,

en leur disant alors " Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! " Que de paralytiques spirituels ont vu renaître leurs forces pour le bien et la vertu, au Banquet eucharistique ! Que de malheureux esprits tourmentés par le démon de l'orgueil, de la haine ou de la vengeance, ont dû leur délivrance à cette parole que leur a fait entendre intérieurement, un jour de communion ou de visite, le Dieu anéanti du Sacrement : " Le disciple n'est pas plus que le Maître... Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce lui-même..."

Outre ces merveilles accomplies dans les âmes et entièrement spirituelles, Jésus-Eucharistie n'a-t-il pas souvent aussi, au cours des siècles, opéré des miracles visibles, matériels, pour affermir la foi ou la vertu de ses enfants ?

\* \* \*

Le triomphe de la lumière, c'est de se répandre. Aussi ambitionnerons-nous pour Jésus la gloire de se répandre dans les âmes ; et nous L'y aiderons de toutes nos forces. Nous honorerons donc Jésus-Sacrement, " Lumière du monde ", en Lui fournissant l'occasion d'entrer en nous et dans les autres ; en pratiquant nous-mêmes, la Communion fréquente, et en nous efforçant d'y amener beaucoup d'âmes.

Nous L'honorerons comme Consolateur en allant chercher nos consolations uniquement auprès de son Tabernacle ; et comme Bienfaiteur ou Médecin des âmes, en L'imitant, en nous efforçant de soulager toutes les misères de l'esprit, du cœur et du corps, par l'aumône des lumières de notre foi, des sentiments de notre charité, et des ressources que la Providence a remises entre nos mains.

" Faisons travailler le Très Saint Sacrement " répétait le vén. P. Eymard, mettons en activité les puissances surnaturelles de Jésus Sacrement, et alors la vie eucharistique de Notre-Seigneur à travers les siècles et les générations pourra se résumer dans ces paroles qui résument sa vie publique : " Il a passé en faisant le bien."

F. G.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du " Petit Messager " sera célébrée le Jeudi 11 Février, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



## Miracle Eucharistique

PUNITION D'UN JUIF PROFANATEUR,

Pavie (Italie) vers l'an 400.



L'EGLISE n'était plus enfermée aux catacombes. Constantin, le grand empereur chrétien, était allé la chercher dans l'obscurité où elle avait vécu près de quatre siècles. Il l'avait prise par la main, l'avait couverte de sa pourpre ; elle était maintenant radieuse, aimée.

Pourtant elle ne dut point quitter sans quelques regrets les paisibles cloîtres souterrains, les réduits silencieux où elle avait consacré le corps du Christ. On s'attache plus vivement aux lieux où l'on a souffert davantage ; et puis, une crainte devait la saisir. Ces saintes espèces, le corps et le sang d'un Dieu, avaient jusqu'ici reposé sans trouble, près des ossements sacrés des martyrs, sous la vigilante tendresse des prêtres et des vierges, entourées d'adorations comme, sans doute, elles n'en ont pas reçu depuis. Seuls les initiés entraient aux catacombes : l'impie n'en connaissait point l'entrée ; d'ailleurs, il ignorait nos mystères, celui de la Sainte Eucharistie surtout.

Et maintenant, le corps adorable, le sang précieux du Christ, vont être exposés à tous les yeux, dans des églises toujours ouvertes, en un temps où les païens et les juifs forment encore une grande partie de la population ; où irrités du récent triomphe de l'Eglise, ils sont disposés contre elle à tous les attentats !

Les juifs connaissaient mieux que d'autres le mystère eucharistique, et ils haïssaient davantage aussi le très doux Sauveur, présent sur l'autel.

d'  
mi  
co  
la  
la

Or, Saint Syrus, premier évêque de Pavie, célébrait un jour la sainte messe dans une église qu'il venait de dédier aux saints martyrs Gervais et Protais. Parmi la foule recueillie des fidèles, un juif se glisse furtivement ; poussé

par le démon, que souvent il consultait au moyen de pratiques abominables, il avait formé le projet de recevoir le corps du Seigneur pour le soumettre ensuite à



d'indignes profanations.

Réaliser ce dessein satanique lui fut facile. Les premiers chrétiens avaient l'habitude, comme on le sait, de communier quand ils assistaient au Sacrifice quotidien de la Messe. La foule était nombreuse ce jour-là autour de la Sainte Table ; toute la ville, accourue près de l'évêque,

es.  
ait  
ait  
car  
ile

er  
oi-  
ix  
he  
et  
le  
ns  
la  
es  
u  
n-  
it

u  
es  
is  
ù  
s

e  
s



communiait de sa main. Un certain désordre dans les allées et venues, comme il en arrive souvent dans les églises de la turbulente Italie, favorisa la tentative du juif.

Il vint, mêlé aux chrétiens, vers l'autel, et reçut le corps de Jésus-Christ. Il prononça l'*amen* que devaient dire les communiants en réponse à la formule de la communion.

La Messe continue : l'évêque regagne son trône pour les dernières oraisons. Les clercs et les diacres l'entourent. "*Pax vobis*" chante-t-il ; " la paix soit avec vous..." Un cri, ou plutôt un hurlement lui répond. Le juif est là, sur le pavé, aux premiers rangs de l'assemblée. Frappé par un mal inconnu et ne pouvant prononcer aucun mot distinct, il pousse des cris effrayants. Il essaie de fermer les lèvres ; vains efforts ! Il s'épuise en mouvements convulsifs pour parler ; sa langue raidie n'articule aucune parole. On eût dit qu'un trait de feu, enfoncé et retourné dans son gosier, lui causait d'indicibles douleurs ; l'église entière retentissait de ses hurlements.

Cependant les fidèles, d'abord surpris et effrayés, reconnaissent un miracle et se réjouissent de voir triompher le Dieu dont on ne se moque jamais en vain. L'évêque ordonne d'amener le malheureux en sa présence : " As-tu donc pu, lui dit-il, porter à ce point l'incrédulité et la perfidie ? Pourquoi as-tu voulu servir de ministre aux projets de l'enfer ? Tu pensais sans doute que le corps du Seigneur n'était qu'un vil morceau de pain et qu'il souffrirait patiemment tes infâmes insultes. Mais voilà que la toute-puissance divine a fait éclater aux yeux de tous les horribles desseins auxquels l'esprit du mal t'a poussé."

Le Juif, en proie à d'atroces tourments, ne cessait de se débattre en faisant entendre des sons inarticulés. Alors, regardant de plus près dans sa bouche qu'une force invincible maintenait ouverte, les assistants se rendirent compte du prodige. Le Corps du Seigneur, par un miracle manifeste, demeurait suspendu dans la bouche du sacrilège sans que l'Hostie se collât sous la langue, sans qu'elle s'attachât au palais ; ainsi la chair immaculée du Christ était préservée de tout contact avec cette chair indigne. Mais sa seule présence redoublait à chaque moment les tortures du profanateur.

La terreur chez les fidèles fait enfin place à la compassion ; l'évêque, à leur demande, s'approche du misérable, étend la main et retire, de cette bouche d'enfer, la Sainte Eucharistie. Les souffrances du Juif cessent ; et aussi son aveuglement spirituel ; il demande à devenir un membre vivant de l'assemblée des chrétiens.

Son baptême fut célébré peu après. De nombreux juifs, bouleversés par un tel miracle, furent aussi régénérés dans l'eau sainte.

Tirons de ce récit un enseignement pour nous. Le prodige visible de Pavie se reproduit invisiblement dans la bouche de tout communiant indigne, car le Seigneur a en horreur une telle bouche immonde. Préparons donc toujours nos communions par une confession sérieuse.

*D'après Paul le Diacre. —*

VIE DE SAINT SYRUS Chap. VIII.



## ❖ LE VIATIQUE ❖

(*Suite.*)

**A**CINQUANTE mètres de là, ils virent, ligne blanchâtre sur les ténèbres opaques, la lisière de la forêt. Ils se mirent à courir. Mais le froid les glaçait ; le vent les fouettait au visage, la neige s'abattait sur eux de toutes parts. Le péril augmentait à chaque pas.

Sous les arbres, ils eurent un moment de répit. Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée.

Le prêtre et son compagnon allaient au hasard, égarés, subissant dans toute leur horreur, cette fois, les étreintes de la peur. Ils se heurtaient aux cailloux sous la neige, glissaient, tombaient, se relevaient pour tomber encore. Au plus épais du bois, n'ayant ni lumière pour se guider, ni clarté d'étoiles, ils perdirent leurs bâtons.

— Nous ne pouvons aller plus loin, dit Antoine abattu ; à quoi bon marcher ? Comment se diriger ?

L'abbé prit dans sa poche une allumette et la frotta contre le couvercle de sa tabatière ; elle prit feu. Il alluma la lanterne et regarda autour de lui. Il vit Antoine pâle, sans chapeau, les mains déchirées par les ronces, les habits troués.

Il n'y avait pas trace de chemin aux alentours.

— Antoine, dit le curé, je te demande pardon de t'avoir emmené ; j'aurais dû venir seul !

Le paysan, irrespectueux pour la première fois de sa vie, haussa les épaules.

— Embrasse-moi, pauvre enfant ! reprit le curé, ému jusqu'aux larmes.

Ils s'embrassèrent avec effusion. Antoine pleurait.

— Il ne s'agit pas de pleurer, reprit le vieillard après un moment de réflexion. Il faut nous tirer de là. Marchons, car si nous nous arrêtons ici, le sommeil nous prendra, et le sommeil, c'est la mort.

Ils se remirent en marche. Mais l'abbé avait trop présumé de ses forces ; il se traîna lentement une longue, une mortelle demi-heure, un siècle !...

Et tout à coup :

— J'ai soif, dit-il, j'ai bien soif.

Il se baissa et voulut prendre de la neige pour la mettre dans sa bouche. Antoine s'y opposa.

— Vous seriez perdu ! dit-il. Prenez patience.

Quelques minutes s'écoulèrent. M. Broëx chancela. Antoine laissa tomber sa lanterne, prit le vieillard dans ses bras, et fit quelques pas en avant.

— Oh ! que j'ai soif ! murmura le vieillard d'une voix plaintive.

Antoine poussa un cri désespéré :

— A moi ! à moi ! cria-t-il follement, comme si on eût pu l'entendre dans cette solitude. Voici un saint du bon Dieu qui se meurt, faute d'un peu d'eau !

Sa voix domina le vent et les éclats de la tempête, mais aucune voix ne répondit à son appel.

Le vieillard murmura :

— *In manus tuas, Domine...*

Des larmes de rage et de douleur, jaillissant des yeux du pauvre paysan, tombaient goutte à goutte sur le visage glacé du pauvre curé. Antoine, à bout de forces, accablé, déposa son fardeau à l'abri d'un grand rocher, qui

formait une espèce d'excavation. Ils restèrent là, plongés dans une torpeur mortelle, n'entendant rien, ne voyant rien.

Le vent redevint brise, le ciel s'éclaircit, la neige cessa de tomber ; les nuages dispersés, entr'ouverts, laissèrent voir un coin de l'azur sombre constellé d'étoiles.

— C'est le paradis ! murmura l'abbé Broëx. Antoine,



donne-moi un peu d'eau, par pitié... De l'eau, de la neige fondue !

— Mieux vaudrait boire du poison, monsieur le Curé !

— Ah ! tu ne sais pas ce que je souffre. Un verre d'eau !... Je donnerais ma vie pour arriver à temps encore au chevet du malheureux qui m'appelle.

Il y eut un silence.

— Monsieur le Curé, demanda Antoine d'une voix un

peu tremblante, avez-vous un canif ?

— Oui, prends-le dans ma poche !

Antoine obéit ; après vingt secondes, il reprit en poussant un soupir :

— Ouvrez la bouche, monsieur le Curé, et buvez. Je vous donne mon sang, pur et chaud !

— Oh ! fit le prêtre.

Et, pour s'élever à la hauteur du sacrifice de ce paysan, il appuya ses lèvres sur le bras d'Antoine, que celui-ci venait de piquer à la saignée, et but comme font les chasseurs de chamois, surpris par la fatigue et la soif dans les glaciers. Il se sentit ranimé. Antoine lia fortement sa cravate sur la piqûre.

— Sauvé ! cria le curé. Enfant, tu as sauvé ton pasteur ! Dieu te bénisse...

En effet, on entendit soudain des cris d'appel, des voix ; on vit luire la lueur de plusieurs falots.

— Monsieur le Curé ! criait-on.

Et sept ou huit montagnards apparurent sur le théâtre de cette terrible scène. Depuis deux heures, ils cherchaient l'homme de Dieu.

L'abbé Broëx rentra le lendemain au presbytère. Démétrius Blanc avait eu la mort édifiante d'un vrai chrétien, réconcilié avec son Dieu.

On n'a jamais pu faire comprendre à Antoine Favel qu'il avait accompli un acte héroïque.

CHARLES BUET.



### Une Pensée du Curé d'Ars

Il y a dans toutes les maisons un endroit où l'on conserve les provisions de la famille : c'est l'office. L'Eglise est la maison des âmes : c'est notre maison à nous qui sommes chrétiens. Eh bien ! dans cette maison, il y a un office. Voyez-vous le tabernacle ? Si on demandait aux âmes des chrétiens : Qu'est-ce que cela ? vos âmes répondraient : c'est l'office.





## Jésus-Eucharistie, centre de la Famille Chrétienne

**J**ÉSUS est venu sur la terre pour y établir la vraie fraternité ; lui-même a fondé une famille : ses enfants, dit le Prophète, seront joyeux autour de la table comme de jeunes plantations d'olivier. La famille de Jésus, c'est l'Eglise dont nous sommes les heureux enfants.

Si Notre-Seigneur n'était plus au milieu de nous, nous serions comme les Apôtres pendant sa passion, errant et ne sachant que devenir. Le bon Père leur manquait. Ils n'étaient plus une famille, ils n'étaient plus frères ; ils s'en allaient chacun à ses affaires.

L'Eucharistie est donc le trait d'union de la famille chrétienne : ôtez-la, il n'y a plus de fraternité.

Les protestants qui n'ont plus l'Eucharistie, ont-ils encore la fraternité chrétienne ? Ils ne sont les uns pour les autres que des étrangers. Même quand ils sont réunis dans leurs temples, ils ne font pas une famille : chacun est libre de penser et de dire comme il l'entend ; leurs temples ne sont que de grands salons : aussi, invitent-ils à la prière ?...

Les catholiques qui ne fréquentent pas l'Eucharistie, sont-ils frères ? On ne peut le dire, et dans les familles où le père, les frères ne communient pas, l'esprit d'union s'en va, la mère est une martyre et les sœurs des persécutées. Non, non, sans l'Eucharistie, il n'y a pas de famille.

En son Sacrement divin, que Jésus est donc bien pour nous un vrai Père de famille !

Un père demeure avec sa famille. Il en est le centre et le pivot : tous les membres sont sous sa garde et agissent par son impulsion. Or Jésus-Christ, notre Père, a sa maison qui est aussi la nôtre à tous, et c'est l'église : voilà le foyer paternel de tous les chrétiens : là, personne ne s'y sent orphelin. — Oh ! pensez souvent, dans vos travaux

de la journée, à ce bon Père toujours présent au milieu de vous, vous protégeant et vous regardant d'un œil de bonté, car la bonté est la grande qualité de ce Père divin.

Un père de famille nourrit ses enfants, il travaille sans relâche, use sa vie pour leur donner le pain de chaque jour. Mais Notre-Seigneur nous nourrit du Pain de vie : il est mort pour nous gagner ce Pain du ciel : ce pain, c'est Lui-même, sa Chair et son Sang adorables. Un père qui se donne lui-même en nourriture à ses enfants ! Dans quelle famille a-t-on jamais vu pareil prodige de dévouement ? — La veille de sa mort, il réunit sa petite famille, le commencement de la grande famille qu'il a maintenant : il donne à chacun le pain divin et leur promet que, jusqu'à la fin du monde, tous leurs frères auront comme eux ce pain à manger.

Un père doit aussi de temps en temps, donner quelques fêtes à ses enfants. Il en faut dans une famille, cela resserre les liens d'affection ; on se voit, on se réunit, on s'épanche davantage ces jours-là. Les enfants s'y préparent longtemps à l'avance ; ils font à leur père leur petit compliment et lui ménagent quelque douce surprise. — Notre-Seigneur a aussi ses fêtes de famille : il y a les fêtes du Père de famille, de la Mère de famille, la Très sainte Vierge, des saints qui sont nos frères. Et toutes ces fêtes sont toujours vivantes parce que Notre-Seigneur est présent et vivant en l'Eucharistie, au milieu de sa famille assemblée. — Célébrez ces fêtes avec affection, présentez à Notre-Seigneur des guirlandes et des bouquets. Et quand vous venez le visiter à l'église, c'est le moment de lui faire votre compliment. Tirez-le bien de votre cœur, n'allez pas le demander à des étrangers. Ensuite, faites quelque acte de vertu, offrez-lui pour cadeau quelque sacrifice.

Où, Jésus est vraiment pour nous un vrai Père de famille, car il savait bien que tant que durerait la famille chrétienne, il fallait qu'il fût son centre, sa joie, son plaisir, son bonheur.

Aussi, quand nous nous rencontrons, pouvons-nous nous saluer fraternellement : nous sortons de la même table ; aussi les apôtres appelaient-ils instinctivement les premiers chrétiens leurs frères. VÉN. P. EYMARD.



## SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

L'ORAIISON DOMINICALE



**Pater noster !**

“ Le *Pater*, dit saint Thomas, est la prière la plus parfaite, parce qu'elle contient tout ce qu'on peut désirer, et l'ordre dans lequel nous devons le désirer ; et ainsi cette prière est la règle de tous nos sentiments.”

C'est pourquoi il est très important de méditer et d'approfondir chacune des paroles qui composent l'Oraison dominicale. Mais où pouvons-nous mieux le faire qu'aux pieds même de Celui qui a composé et nous a appris cette divine prière, et qui seul peut nous donner la grâce de la traduire en notre vie ?

### I. — Adoration.

O mon Dieu ! nous pouvons et nous devons vous appeler *notre Père* parce que nous sommes vos créatures et vos créatures privilégiées. En tirant l'homme du néant, vous avez imprimé en lui votre image : “ Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.” Nous pouvons dire à juste titre que nous sommes de la race de Dieu. Mais non seulement nous sommes vos enfants parce que nous tenons de vous tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons ; vous nous gardez encore, vous nous conservez, nous entretenez notre vie avec une providence toute paternelle, avec des soins plus que maternels ; et nous sentons vraiment que vous êtes *notre Père*. — Il y a mieux encore, ô mon Père du ciel : je suis votre enfant à un titre beaucoup plus précieux, car j'ai reçu de vous une autre vie incomparablement supérieure, la vie de la grâce, vie toute surnaturelle qui me fait participer à la vie même que vous menez éternellement dans le mystère de votre très auguste Trinité. Et





voilà que pour m'infuser le germe de cette vie divine, il a fallu que votre divin Fils descendît sur cette terre, qu'il y souffrît, qu'il y mourût !

Oui, le Verbe s'est fait chair ; le Fils de Dieu s'est fait Fils de l'homme, pour que les enfants des hommes devinssent des fils de Dieu. Grâce au baptême, nous avons été purifiés et régénérés dans le sang de l'Agneau immaculé, et l'Esprit-Saint, l'Esprit de Jésus habitant en nous, nous a fait crier avec confiance vers le ciel : *Père ! Père !*

Dès lors, nous avons, non seulement la permission, mais c'est pour nous un strict devoir d'appeler Dieu *notre Père*.

D'ailleurs, pourrais-je douter un seul instant que je sois devenu participant de la nature divine, lorsque je réfléchis, ô mon Jésus, que vous êtes là, près de moi, sur cet autel, et que vous n'y demeurez qu'afin de me communiquer votre vie adorable avec abondance et surabondance ?

O Jésus, mon Frère aîné, ô Fils unique du Père, avec lequel je ne fais plus *qu'un* à la Table sainte, je comprends maintenant, à la lumière de l'Eucharistie, pourquoi, parlant à vos chers disciples, vous disiez : " Mon Dieu et votre Dieu, mon Père et votre Père ; " je comprends pourquoi, en priant, je dois dire au Créateur du ciel et de la terre, au Maître souverain de toutes choses : *Notre Père qui êtes aux cieux !*

## II. — Action de grâces.

Un saint prêtre était si touché de cette appellation qu'il nous faut donner au bon Dieu : *Notre Père !* que lorsqu'il voulait réciter l'Oraison dominicale, il était obligé de s'arrêter à ces deux premiers mots : *Pater noster ! — Dieu est mon Père ! Dieu est mon Père ! est-ce possible ?* Voilà ce qu'il ne cessait de répéter, et il se laissait aller à l'admiration et au ravissement, au souvenir de la condescendance et des tendresses infinies que suppose cette divine paternité.

Cette homme de Dieu répondait à merveille aux sentiments d'une sainte Thérèse qui s'étonnait que, dès le premier instant de la prière, Dieu entrât ainsi dans des relations si intimes avec l'homme.

En vérité, il y aurait de quoi nous faire tressaillir de

bonheur si nous songions comme il faut à l'amour excessif que Dieu a pour nous.

“ Quand l'Écriture, dit saint Jean Chrysostome, nous parle de l'amour d'un père, d'une mère, d'un époux, pour nous faire comprendre l'amour de Dieu, ne pensez pas qu'elle veuille établir une comparaison juste ; elle emploie ce qu'il y a de moins défectueux sur la terre, pour que nous soupçonnions l'ardeur, la sincérité, la violence, la flamme de l'amour divin... L'amour de Dieu surpasse tout autre amour, autant que la bonté l'emporte sur la malice.”

Mais c'est surtout dans l'Eucharistie que Dieu veut nous faire goûter toutes les douceurs de son amour paternel. — O Jésus, vos églises sont notre maison, vos tabernacles notre foyer, votre table divine est notre table, chez vous nous sommes vraiment chez nous, ô Père de toute bonté !

Quel accueil bienveillant nous trouvons toujours près de ce bon Père ! Il ne se lasse jamais de nous entendre, de nous recevoir, de nous pardonner, de nous bénir de mille manières.

Profitions mieux à l'avenir d'une condescendance si extraordinaire, et confions-nous joyeusement aux soins de sa bonne Providence.

### III. — Réparation.

*Noblesse oblige* : si Dieu est notre Père, il y a pour nous obligation d'honneur et devoir impérieux de toujours nous montrer dignes d'une si haute origine, de ne jamais déshonorer la noblesse de nos titres.

Hélas ! combien de chrétiens oublient tous les jours ces vérités fondamentales ? ils appellent Dieu leur Père et ils vivent en vrais fils de Bélial !

Comment un chrétien qui vit habituellement dans la pratique du vice et manque presque tous les jours, et d'une manière grave, à la justice, à la vérité, à la pureté, à l'amour du prochain, peut-il se dire fils de Dieu ?

Ah ! Seigneur, je comprends les plaintes amères de votre Cœur paternel : “ Le fils honore son père et le serviteur son maître : si je suis votre Père, où donc est l'honneur que vous me rendez ? et si je suis votre Maître, quel est donc votre respect pour moi ? ” Et encore : “ J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont

méprisé : le bœuf connaît son maître, mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans intelligence."

Si, du moins, ces enfants dénaturés reconnaissent leurs fautes, s'ils les pleuraient avec les larmes de la pénitence, ils pourraient encore venir à la maison paternelle !

Alors le Seigneur les recevrait avec amour ; oubliant les iniquités de ces nouveaux prodiges, il ferait apporter l'anneau de la réconciliation, et leur donnerait une place de choix au banquet de la famille

Prions bien pour tous ces pauvres malheureux qui ont quitté leur Dieu en abandonnant la table où il leur servait un pain savoureux, et qui se repaissent aujourd'hui d'abjects aliments, dignes seulement des pourceaux. Puissent-ils se souvenir " du pain de chez leur Père " et ne pas craindre de revenir bientôt au Dieu de leur première Communion ! C'est alors qu'ils verront et goûteront combien le Seigneur est vraiment Père dans toute la force du terme : *Nemo tam Pater !*

Pour nous, si nous avons eu le bonheur de ne pas trop nous éloigner de notre Père, examinons pourtant si rien ne nous manque du côté de la délicatesse, du respect, de la confiance, de l'amour vraiment filial que nous lui devons et tâchons de vivre enfin d'une manière toute céleste, puisque notre Père est aux cieux, puisque notre patrie est au ciel et que notre pain de vie est également tout céleste.

#### IV. — Prière.

Ce qui donne à la prière sa vertu principale, vertu d'impétration, c'est la confiance. Or, se peut-il rien imaginer de plus favorable à un tel sentiment que cette vérité si consolante : Lorsque je prie Dieu, c'est à un père que je m'adresse et au meilleur des pères ? La prière bien comprise, en effet, c'est l'entretien d'un enfant avec son Père. Mais écoutons les conséquences de cette définition tirées par le divin Maître de la prière lui-même : " Quel est le père qui donnera une pierre à son enfant, lorsque celui-ci lui demandera du pain ?... Tout méchants que vous êtes, vous savez faire du bien à votre famille : à combien plus forte raison votre Père céleste donnera de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! "

## Bel exemple d'Assidue au Saint Sacrifice

LE curé d'une petite ville avait remarqué que depuis quelque temps une dame de sa paroisse assistait régulièrement tous les jours aux deux messes qui se disaient l'une après l'autre dans son église, qu'elle s'approchait plus souvent de la sainte Table, et qu'elle ne manquait pas, dans la soirée, de faire une assez longue visite au Saint Sacrement. Cette ferveur subite le surprenant un peu, il désira en connaître la cause.

“ S'il vous semble, Monsieur le curé, que j'ai un peu plus d'amour et de zèle envers Notre-Seigneur dans son adorable Sacrement, je dois cette grâce, que j'appelle ma conversion, à un pauvre ouvrier, à Joseph, ce brave menuisier que vous connaissez. Il y a trois mois, un jour de fête, je m'en retournais tranquillement chez moi, après la grand'messe, lorsque ce bon ouvrier, qui avait quelques jours auparavant travaillé dans notre maison, vint à passer près de moi, revenant aussi de l'église. Il avait l'air d'un bienheureux. “ Eh bien ! Joseph, lui dis-je, vous paraissez bien content ? — En effet, madame, répondit-il, j'ai eu aujourd'hui un bien grand bonheur, qui m'a même fait oublier, ou plutôt sacrifier de grand cœur mon déjeuner. — Et quoi donc ? — J'ai eu le bonheur d'assister à cinq messes. Tous les dimanches, étant libre, je fais mes délices d'aller aux deux messes : après celle de sept heures, je vais déjeuner, puis je retourne à la grand'messe et au sermon. Mais aujourd'hui, trois prêtres étrangers ayant dit leur messe successivement après la première, je n'ai pu me décider à y manquer, et j'en suis tout consolé ! Je me dédommage ainsi le dimanche de ce que, pendant la semaine, j'en suis privé à cause du travail. Je ne puis alors que prier mon bon ange d'y assister pour moi et m'unir d'intention au Saint Sacrifice, aux heures où j'entends sonner la cloche. Ah ! quel bonheur si je pouvais y aller tous les jours ! Que vous êtes heureuse, vous, madame, d'être libre de votre temps ! ”

Ces paroles si naïves du pieux ouvrier firent sur moi une profonde impression ; ce fut comme un trait de lumière dans mon âme. J'avoue à ma honte que je n'avais jamais réfléchi ni à la grandeur, ni au prix inestimable de la sainte Messe, où chaque fois Jésus descend réellement du ciel pour renouveler, par pur amour pour nous, son grand sacrifice de la croix. Par suite de ce manque d'esprit de foi, j'allais rarement à l'église pendant la semaine, quoique j'en eusse parfaitement le temps sans négliger aucun devoir d'état. Ce jour-là donc, je pris la résolution de ne plus manquer sans motif à la sainte Messe, et de tâcher désormais de mieux apprécier cet ineffable bienfait de notre Dieu, de mieux répondre à l'amour infini de son Sacré-Cœur.



## Le Coup de hache



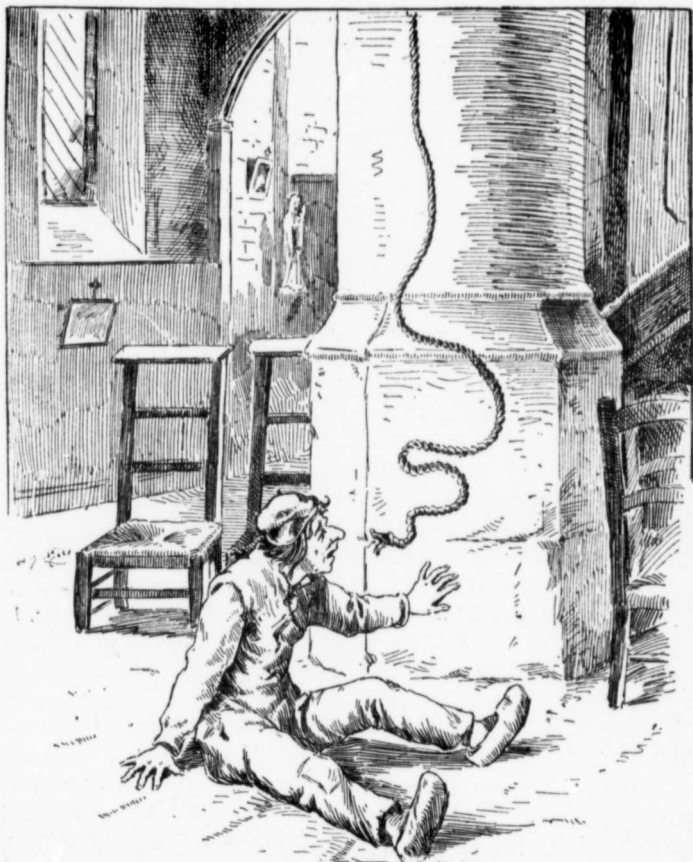
CONNAISSEZ-VOUS l'histoire de Michel Crossoneau, le sacristain de Saint-Joseph de la Vallée ? Non, sans doute. Eh bien ! je vais vous la raconter ; elle vous intéressera, j'en suis sûr.

Le père de Michel, Mathurin Crossoneau, était tonnelier de son état. Habile dans son art, il était connu jusqu'aux confins du vignoble pour la bonté de ses fûts et la solidité de ses cercles. Mais on lui reprochait de s'attarder parfois à la cave de ses clients et d'estimer trop le contenu des tonneaux qu'il fabriquait.

Mais, direz-vous, pourquoi parler de Mathurin quand vous voulez raconter l'histoire de Michel ? — Prenez patience, j'y arrive ; et je voulais justement vous dire que Michel avait hérité de ce défaut paternel et que, comme son vénérable auteur, il passait pour fêter trop souvent le dieu Bacchus.

Il rachetait d'ailleurs cette faiblesse par les meilleures qualités. Serviteur fidèle de l'Eglise, il entretenait avec une scrupuleuse propreté tout ce qui concerne le culte divin ; aussi, il aurait pu être regardé comme le modèle des sacristains. Parfois néanmoins il lui était arrivé, dans ses moments d'ébriété, d'éteindre les cierges au milieu d'un office, et d'essayer ensuite de les allumer par en bas, ou même de descendre les saints de leur piédestal et de les enfermer dans un placard, parce que, disait-il, ils avaient

l'air de lui rire au nez. Un jour même, il enferma dans la sacristie le bon curé au moment de la messe, puis s'en retourna tranquillement chez lui ; le pauvre prêtre



. . . Dieu sait l'état cù il se trouvait aux jours de fête ! . . .

dut passer par la fenêtre en habits sacerdotaux pour se rendre de là dans l'église. Le bon pasteur gourmandait alors et menaçait d'un renvoi immédiat l'incorrigible buveur ; mais, comme il aimait Michel, il lui pardonnait toujours.

Entre ses nombreuses et délicates fonctions, aucune

n'était plus chère à notre héros que celle de sonner les cloches. Il le faisait d'ailleurs avec une exactitude vraiment mathématique, quels que fussent ses occupations ou ses plaisirs. Et pourtant, Dieu sait l'état où il se trouvait parfois, spécialement les jours de fête ! N'importe ! disposé ou non, il se traînait jusqu'au clocher et on l'y trouvait toujours le matin à cinq heures, attaché à sa corde et annonçant l'Angelus aux paroissiens de Saint Joseph de la Vallée.

On était en 1871... les colonnes prussiennes ravageaient le pays au nord de la Loire. Saint-Joseph de la Vallée avait été jusqu'ici parfaitement tranquille. Michel Crosoneau, trop âgé déjà pour voler à la défense de la patrie, se consolait des malheurs de la France en multipliant ses libations bachiques. Rien ne pouvait plus le distraire de sa passion enracinée.

Un jour que le bonhomme cuvait son vin dans sa demeure, il entend tout à coup sonner les cloches à une heure inaccoutumée et par une main qui n'est pas la sienne. Il se frotte les yeux, tout d'abord croyant à un rêve, mais le carillon retentit toujours à ses oreilles.

Aussitôt, les cheveux en broussailles, et titubant à demi, le sacristain court à l'église, où il aperçoit quatre grands diables de Prussiens, bottés, éperonnés, la tête couverte dans le lieu saint, sonnait à toute volée ses chères cloches. A cette vue, le cœur de Michel se serre ; complètement revenu de sa récente ivresse, il voudrait chasser les insolents et les châtier de leur audace. Mais son impuissance est manifeste. Que faire ?... Une pensée subite lui vient à l'esprit, et, plus prompt que l'éclair, s'armant de sa bonne hache qu'il trouve à sa portée, il grimpe, sans être vu, auprès des cloches, et coupe hardiment les cordes qui les retiennent... Au bas, les Prussiens éclatent en blasphèmes et en imprécations. Le sonneur, sans attendre l'effet de son hardi coup de main, rentre aussitôt chez lui et reprend son somme interrompu. Les Allemands cherchent en vain à découvrir l'auteur de cet attentat. Personne ne soupçonna Michel qu'on avait trouvé ivre-mort dans sa maison quelque temps après l'événement.

Pour se venger, après avoir lié et emprisonné le vieux curé qu'ils accusent de les avoir mystifiés, les Prussiens

se disposent le lendemain matin à s'emparer du trésor de l'église et même des vases sacrés du tabernacle. Car l'impunité des protestants ne respecte rien, et le vol sacrilège



des calices et des ciboires ne leur coûte pas plus que celui des pendules et des bijoux.

Le village s'émeut à cette nou-

velle, et toute la population consternée accourt en frémissant. Michel est là aussi, venu pour assister à cette triste scène. Dans sa douleur le vieux sacristain n'a rien bu le matin. Il se tient debout, silencieux, auprès de la sacristie, sa bonne hache derrière lui, prêt à fendre la tête au premier qui l'approchera.



Cependant les barbares ont attaqué la porte sacrée qui résiste à leurs premiers efforts : mais déjà elle fléchit, et bientôt le crime sera consommé. Michel ne peut plus supporter l'angoisse qui l'opprime, l'outrage que l'on fait à son divin Maître. Résolument il s'avance vers les sacrilèges, les repousse vivement, et se plaçant devant le tabernacle : " C'est moi, dit-il, qui ai coupé les cordes des cloches, je suis seul coupable : qu'on vienne me punir si on l'ose, et gare à celui qui touchera au Bon Dieu ! " Puis, joignant l'action à ce mâle langage, d'un coup de sa hache il étend mort à ses pieds un officier prussien qui le menaçait de trop près.

Il était beau alors dans sa foi, ce vieux paysan, défendant son Dieu contre l'avarice des lâches envahisseurs, seul contre plusieurs centaines, tandis qu'un peuple entier restait muet devant cette infamie !

Les ennemis rugissants se précipitent et accablent le vaillant défenseur de l'Eucharistie. Lui résiste et frappe mortellement deux autres Allemands ; enfin il tombe à son tour en martyr, le sourire aux lèvres, les yeux tournés vers le tabernacle.

Les Prussiens, satisfaits d'avoir vengé l'insulte qui leur avait été faite et le meurtre de trois des leurs, sortirent aussitôt. Craignant d'ailleurs d'achever d'irriter une population déjà fort en effervescence, ils laissèrent inachevée leur besogne sacrilège et quittèrent définitivement le village.

Les habitants recueillirent les restes du vaillant sacristain. Il fut enterré en première classe aux frais de la commune. Puis, afin de perpétuer la mémoire de son héroïque conduite et d'appeler en même la miséricorde de la Reine du Ciel sur un vieux pécheur qui fêta trop durant sa vie la dive bouteille, on décida de réciter à perpétuité, le dimanche, les litanies de la Vierge, pour le repos de l'âme de Michel Crossoneau.

Voilà pourquoi, encore aujourd'hui, tous les dimanches, les chantres récitent les litanies avec le verset et l'oraison aussitôt après la messe paroissiale.



## Mère des petits Enfants



GOUNOD

*Moderate*

O Vierge sainte Vier - ge Me - re, Gloire et cou - ron - ne des é -

lus Qui dans vos bras di - vin mys - te - re! A vez por - té l'En - fant Je -

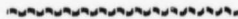
sus, Vous que tous lieux l'E - glise im - plo - re sous mil - le noms doux et char -

nants, Lais sez nous vous nom mer en - co re Ma do ne

des Pe - tits En - fants, Ma do ne des Pe - tits En fants'

Vous nous présentez dans ses langes  
 Le doux enfant, l'Emmanuel  
 Qu'avec bonheur les saints, les anges,  
 Chantent dans les splendeurs du Ciel !  
 Et sur l'autel plein de mystère,  
 Et sur le trône aux feux brillants,  
 Vous voulez nous montrer encore  
 Le Jésus des petits enfants, (*bis.*)

Vierge féconde, chaste Mère  
 Votre Jésus, ce fruit béni  
 Vers nous s'élançe au sanctuaire ;  
 Et son cœur au nôtre est uni !  
 Table enivrante, eucharistique,  
 Reste pour nous, reste longtemps  
 Par ton fruit noble et magnifique,  
 La table des petits enfants, (*bis.*)





## FONDATION

AUX JUVÉNISTES DE TERREBONNE. (1)

Chers fils, brûlants de zèle et désireux de gloire,  
D'une œuvre du Bon Dieu sachez l'obscur histoire :  
Du livre des martyrs pour vous je la transcris :  
— Car il fut un martyr, ce vieux soldat du Christ ! —  
Une pierre d'autel, quelques mystiques livres,  
Un calice, une croix, point d'argent, peu de vivres,  
Ce fut tout son bagage. Il lui pesait pourtant,  
Et sur la plaine immense et rude se hâtant,  
Il lui tardait d'offrir le premier sacrifice,  
De disposer la pierre, et lever le calice  
De fixer l'humble croix à quelque arbre chenu  
Voûte aux rians arceaux, temple au Dieu méconnu.  
Il parlait seul : " J'avance et vais frayer la route :  
Une église plus tard s'élèvera, sans doute...  
" A moi les durs travaux ; je fonde, je construis.  
" De larmes et de sang je mêle, je pétris  
" Les fondements sacrés de l'église nouvelle ;  
" Je groupe autour de moi tout un peuple fidèle . . . "

\* \* \* \* \*

Il a touché le but ! Mais son cœur, mais ses bras  
En vain s'exerceront à de rudes combats !  
Autour de lui, le vide et l'ironie amère !

(1) A l'occasion de l'anniversaire de la fondation par le V. P. Eymard, du premier trône eucharistique à Paris. Epiphanie 1857.

On lui dit : " Fonde ailleurs ton œuvre salutaire !  
 " Ou, repoussé de tous, poursuis-la si tu veux ;  
 " De misère et de faim tu mourras sous nos yeux ! "

Longtemps, il remua cette terre infertile  
 Longtemps, il se courba sur la tâche inutile :  
 Près d'un peuple endurci le labeur resta vain :  
 Et nul homme, ô douleur, ne lui tendit la main.  
 Seul ! Quand dans sa poitrine on porte un cœur d'apôtre !  
 Désirer que les cœurs prennent le feu du nôtre,  
 Et sur ce noble espoir, voir s'étendre un linceul ;  
 Sous un poids de fatigue et de faim, rester seul ! . . .

\* \* \* \*

Or, un matin d'hiver, par une aube neigeuse,  
 Un apôtre plus jeune accourt, mine joyeuse :  
 " Le Doux Maître du champ satisfait mon désir  
 " Père : la moisson lève et je viens la cueillir ?  
 " — Mon fils, le grain durcit dans la terre inféconde,  
 " Lente, l'œuvre de Dieu dans la douleur se fonde :  
 " Il faut souffrir encor et creuser le sillon ;  
 " Il faut, telle une lampe au pâle et doux rayon  
 " Briller obstinément . . . dans une catacombe :  
 " Dieu veut il plus ? Martyr ignoré, l'on succombe ! "

Le vieillard fut prophète. Attristé, défaillant,  
 Bientôt ce fils aimé, l'apôtre au cœur vaillant  
 Après un bref combat vit sonner l'agonie,  
 Et, pour lui, le vieillard fit sa dernière Hostie !  
 Puis, triste, dans la fosse il le mit, grain sacré.  
 Sous l'œil de Dieu ce grain, depuis lors, a germé :  
 Une église a surgi de la forêt profonde.  
 Et voilà, chers amis, *comme un trône se fonde !*  
 Pour faire œuvre de vie, il faut savoir souffrir :  
 Seul, qui sème en pleurant, sème pour l'avenir !

J. B.





## Ignorances

---

**D**E bons esprits envisagent comme prochaine une campagne irrégulière au Canada. Nous aimons à croire que leurs craintes sont exagérées ; Dieu protège si visiblement ce cher pays ! Il le préservera d'un tel malheur.

Que si cela vient un jour, soyez avertis de quelques procédés familiers aux sectaires. Peu francs de leur naturel, ils procèdent par insinuations, par soupçons perfides, au lieu de faire connaître loyalement le prétendu ennemi qu'ils combattent.

Ecoutez plutôt un journal français d'informations, parlant des Œuvres d'adoration nocturne en Espagne.

“ Notre malheureuse voisine, la nation espagnole, est livrée sans défense à une congrégation nouvelle, de forces très considérables, qui s'intitule : *Los Caballeros de la Vela nocturna* (les Chevaliers du Cierge nocturne.) Véritable armée d'hommes assermentés, et fanatisés au point d'être persuadés qu'ils sont la sauvegarde de l'Église ; décidés à tout, même à faire, quand l'occasion sera bonne, une révolution dans la rue. ”

Braves gens de notre Congrégation d'hommes de Montréal, combien vous êtes terribles, ou capables de l'être ! Vos trois cents bonnes paires de moustaches, ou barbes pacifiques, cachent de sombres desseins !

“ Pendant la journée, ils se réunissent dans une église, toujours la même, et les sections viennent se relever pour veiller, soit autour des autels, soit dans d'autres parties secrètes de l'église. Ils ont là des lits, des bureaux, des buvettes, et tout le confortable nécessaire. ”

Ce qui suppose évidemment, comme appuis et annexes de l'adoration de nuit, toute une organisation de fourniture en sandwiches et brandy ; que dis-je ? un restaurant superbement aménagé, pro-

priété et ressource des bons Pères..... (Style des futures feuilles canadiennes anti-cléricales.)

Et la queue de l'article, la voici : queue de serpent venimeux : " Le gouvernement s'en est bien aperçu, et il y a lieu d'espérer qu'il ne tardera pas à prendre contre elles les mesures que lui dicte la prudence la plus élémentaire. "

Vous souriez, cher lecteur ? Mais sachez que c'est avec des balivernes de ce calibre qu'on a réussi à ameuter de braves gens contre les religieux, au pays le plus spirituel de la terre : en France !

De telles ignorances, de telles sottises, se paient bien cher, hélas !...

\* \* \*

Qu'on nous permette ici un mot personnel. Nos lecteurs nous connaissent-ils assez ? Car, s'ils nous connaissent mal, cette ignorance peut avoir ses inconvénients. Ils nous soutiendront dans nos œuvres d'apostolat eucharistique avec moins de fidélité ; ils ne nous enverront pas les vocations religieuses que Notre-Seigneur réclamerait à son service sacramentel.

Nous les prions donc de suivre les Chroniques de nos Œuvres : que, venant à Montréal, ils visitent notre Chapelle, surtout le Jeudi soir à 9 heures, quand nos " Chevaliers du Cierge, " les chers Messieurs de la Congrégation, chantent l'office du T. S. Sacrement ; ou le deuxième dimanche du mois, à nos processions solennelles. Car nous sommes certain qu'on ne peut s'empêcher d'aimer l'Œuvre du T. S. Sacrement quand on la connaît bien.

Qu'ils sachent aussi que nous sommes une soixantaine de religieux, canadiens pour les neuf-dixièmes ; sortis de leur terre, de leurs paroisses ; occupés à une vie toute simple de zèle apostolique, ou de travaux domestiques, et, avant tout, à l'adoration de jour et de nuit du T. S. Sacrement.

S'ils nous connaissent, s'ils se mêlent à nous, l'union sera inébranlable, la fidélité indéfectible, au jour des épreuves annoncées.

Mais, encore une fois, nous ne craignons point ces funestes éventualités pour les familles religieuses canadiennes.



### Pensée d'un Saint

O Jésus-Eucharistie, vous êtes l'ami que rien ne remplace et qui au besoin peut remplacer tout le reste. Vous êtes tout pour mon âme et j'oserai dire que mon âme semble être tout pour vous, tant vous l'aimez avec passion. Ne me dites-vous pas : " Je vous ai aimé comme mon Père m'a aimé ?



## Correspondance Canadienne

---

**N**OUS sommes redevables à l'extrême obligeance de quelques amis dévoués, des quelques détails qui vont suivre. Ils ont surtout traité à l'HEURE D'ADORATION PUBLIQUE. Puisse la force de l'exemple amener de nombreux adhérents à cette pratique l'une des plus douces et des plus faciles du culte paroissial envers le St Sacrement!

**Ottawa :** " Je ne parle que pour mémoire de l'Exposition solennelle du premier vendredi du mois à la cathédrale ; elle dure toute la journée, et amène de nombreuses visites à Notre-Seigneur. Comme particularité plus frappante, il y aurait lieu de vous signaler l'Heure d'adoration, chaque vendredi."

On voit que nos amis de la cathédrale font largement les choses. Ils n'ont cependant pas plus de facilités qu'on en trouverait en maints endroits pour attirer les fidèles à l'Adoration publique.

**Québec, St R \* \* :** " Les œuvres eucharistiques ont manqué jusqu'ici. Mais votre appel a fait impression sur notre vénérable curé ; et le vicaire, aidé d'un autre jeune prêtre, s'est empressé de réaliser son désir. L'un des deux se charge de la partie musicale. On essaie de faire chanter tout le peuple à l'Heure d'Adoration. Pour cela, on voudrait choisir des chants absolument connus, comme le *Magnificat*, le *Pater* tel que chanté par le prêtre, etc. Voudriez-vous aider à ces efforts par vos bons conseils... ? "

Réponse à M. le Vicaire. Nous avons ici le *Loué soit à tout instant Jésus au St Sacrement* mis en musique simple et chantante, et adapté à chaque quart d'heure. Il nous semble d'un usage très pratique pour vos Heures solennelles. Veillez seulement à la lenteur dans l'exécution. Et merci cordial à votre collaborateur.



**Rimouski. Amqui :** " L'adoration publique se fait régulièrement chaque premier vendredi du mois ; une lecture devant le tabernacle ouvert. Mais l'heure varie :

*Dans les deux missions avoisinantes*, le missionnaire fait alternativement, dans l'une et dans l'autre, une heure d'adoration de 6 à 7 heures le dimanche soir, avec lecture.

*D'autres paroisses* se contentent, après expérience, de l'exposition pendant la Messe, de bon matin, le premier vendredi."

**D'un Missionnaire :** " A mon avis l'Heure d'Adoration, pour être goûtée et devenir utile, doit se faire à part, et presque toujours dans la soirée. On pourrait craindre qu'il y vienne trop peu de monde ? Mais l'important n'est pas d'abord qu'il y ait beaucoup de monde ; c'est que Jésus-Hostie soit exposé publiquement ; source de bénédictions sans nombre, centre irrésistible d'attraction pour les âmes.

Un moyen qui concilie bien des choses, surtout pour la question du chauffage de l'église en hiver, c'est de substituer, moyennant autorisation régulière, l'Heure d'Adoration à l'office des Vêpres, l'un des dimanches du mois.

Plusieurs prêtres de mes amis le font, et s'en trouvent bien."

---

## LE JOUET DE JÉSUS

Tu souffres ô Jésus, mon divin petit frère,  
Et pour sécher tes pleurs tu n'as point de jouet.  
Je viens m'offrir à toi : tu voudras bien, j'espère,  
T'amuser de ce pauvre objet.

Je voudrais, dans tes mains, d'une balle flexible  
Posséder la souplesse au gré de ton désir.  
Jette-moi, brise-moi, je veux être insensible  
A tout, sauf à ton bon plaisir.

Plus tu me lanceras fortement contre terre  
Plus haut, mon doux Jésus, je bondirai vers toi.  
Je ne crains pas tes coups, ô mon ami, mon frère,  
Amuse-toi toujours de moi.



Saint François de Sales  
Apotre de l'Eucharistie.